



CALLOSITÉS VESPÉRALES

Mathias Clivaz

Juillet 2002

*Vois-tu, je veux beaucoup,
Peut-être tout :
L'obscurité des chutes infinies
Et le jeu scintillant des montées lumineuses.*

Rainer Maria Rilke

I

L'ire de la révolte

La putain

I

Une nuit de douleur
Lune vide flouée du liquide
Noir ! d'une âme en pleurs...

Incommensurable tristesse !
Et l'ombre s'étend
Mère de vieillesse
Recouvre les champs labourés de piété.
Cette terre, ce corps aimé
Retourné
Dessecré
Déféqué
Dans la misère et les cris
Déborde d'une semence impie !
Lâchée par cent bourreaux jouissants
Craché de graines stériles et pourries
Déjà, dans les mornes entrailles de sang
Bleuît – de supériorité dénoblée.
Et sur ce champ étouffé de pierres
Souvenir terrible, encore vivant
De la cage et du martyr souffert,
Sur cette terre survit un arbre
Abîmé
Corrompu
Décharné

Et sur la plus haute des branches
Pousse une fleur lumineuse
Un papillon doré d'innocence...

Elle essaye et tente
Combien elle voudrait !
Prendre son envol, sans revanche
Simplement quitter ce corps
Gangreneux expirant la mort
Cet animal qui crie, ce muet...

Alors elle chante
Cette fleur d'enfance
Pousse au-dehors une mélodie lente,
Etranglée.

Elle attend, recroquevillée
Sous forces colères et violences
Elle attend, encore
Sous les assauts répétés de démence
Attend, encore encore et encore
Que vienne la lumière
La pluie
Une main amie.
Elle attend la vie.

II

L'homme qui s'avance...
Qu'espère-t-il trouver là sinon la torture
Imposée par sa conscience ?
Il ne sait pas, il y va.

Marche sur la lande blafarde et noire
Arène souffrante mais qui dévoile
Par toute sa chair et jusqu'à la moelle
Le sacrifice, à travers le miroir.

Et l'animal qui sommeille se cabre
Prêt à aboyer, à bondir
Cet être qui se gonfle, sans palabre
Animé d'un rythme intérieur :
La droite route qu'il désire mène au verger du mal-
heur.

Mais le prêtre veille à son grain...
Il combat, a perdu, c'était en vain.
Il fait trop froid dans la maison de dieu,
Ô bien plus chaud ! dans ce nocturne lieu.

Plus obscur qu'une tombe
Et plus profond
Creusée par les siècles des siècles
D'une infamie grandissante
D'une honte avilissante...
Réalité qui dégueule !
Sa vomissure humaine
La guerre sous le linceul
De la société qui suppure
et crache sa merde par cette blanche veine !

Le miroir est brisé,
C'est un homme qui s'est avancé.

Marée humaine

Déambulatoire soupirant
Sous le ressac d'hommes et de femmes
Toujours soupirant...

Ces esprits mouillés, conventionnés
Pourris dans la moiteur du troupeau
Baissent les yeux et regardent l'eau
Courant de normes inconscientisé.

Un vase clos en bas et en haut.

Les gouttes y entrent par le côté
Comme les larmes d'une âme jaillissent
Du coin de l'œil que des feuilles assombrissent.
Ces feuilles séparées de la source
Et qui tombent et qui crient et se meurent
Mais qui au prochain printemps
Ne reprendront pas cette course...

Pauvres feuilles que ces êtres !
Soumis sans voix aux heurts incessants
Emportés amorphes dans une marée de vent...
L'infini leur est traître.

Un cierge pour Icare

I

Pantins de Dieu, bambins boiteux
Cireux homoncules de blême froideur
Le troupeau se saigne peureux
Du regard porté par les astres dardeurs
Le troupeau refuse le feu
Le purificateur – bris de glace – douleur !

II

Vivre maintenant et périr
Que tombe enfin cette nuisette d'airain
Satiné miroir où se mire
Hypocrisie du doigt menaçant la main
La croûte de sens en empire
Du vampire des âmes et des yeux éteints...

Souriez les rats sont lâchés
Sur les pentes de la conscience dévalent
Grignotage mines creusées
De sombres chimères s'emplit le dédale
Sous cette tour infatuée
Du règne de l'esprit : le soleil s'empale.

Le vin des hérétiques

Sur le portique du tombeau d'un dieu mort-né
J'ai vu s'entrelacer deux vignes de pierre ardue
Elles semblaient comme mue sous ce ciel décharné
D'un élan libéré des lois de l'Arche perdue.

Mon approche furtive amena le rayon
D'une belle oraison à la vie fugitive
Vint éclairer la rive du fleuve chardon
De l'arc-en-ciel d'un pont dessus les eaux plaintives

Terre sacré suaire de la vie ensevelie
Par la main qui bâtit sa gloire en cimetière
Terre je te vénère Mère amante amie
Et qu'à nouveau tu ries d'exaucer nos prières ...

Océan débordant cieux écarlate armée
La nature éveillée sous une pluie de sang
En amas jaillissant de racines convulsées
La déesse est levée elle va tout détruisant !

Zigzag tempétueux qui déchire la plaine
Des nuages de laine se démêlent les nœuds
Voici l'astre de feu se tailladant les veines
Offrant du jour l'éternelle de la vie amoureux

Balancé l'encensoir émet de vives lumières
En colonnes amères du temple mouvoir
D'âmes confuses à boire suicidée de traire
Le vin de l'Univers... vous mourrez d'y croire !

Méto

Sous terre la lumière plaît au fard des cadavres
Tranche, froide comme les cris de terreurs
L'enchantement des vies perdues, glissantes, roides
Tout en hauteur, abîmable élévation des apparences.
L'horizontal : l'empereur.

Humaine insatisfaction
Les aveugles, baignés de lumière
S'éteignent peu à peu, à la suite, refermés
C'est l'incarcération fluviale.
Au fond la vase et les trépans qui trouent.
Morne dérélition...

Une colombe passe.

On entend les cris de terreur
Les injures élémentales, les marteaux, les piques !
Ce froid jugement que j'assène.
Poison : la peur.

II

Errance

Sysmopsyché De la lyre d'Orphée

Par-delà les tourbillons de fumée
Dans ce non-lieu de l'autre côté du miroir
Au pays de Diane la douce aimée
Son ombre venin laiteux de la lune noire
Oui ! Là-bas sur ce trouble rivage
J'ai trouvé la lyre créatrice de nuages...

Nuit étoilée allaitant l'œil de cendre
Reflét doré du corps, voix de Cassandre
La voici qui crie ! de ses somptueuses courbes
Fourbe se déshabille en contes enfantins :

Chute de reins
Vers les bas fonds
De la Sombre Imagination...
Crue des seins
Montée fragile
Difficile, mais combien fertile !

Berger et Amazone
Dans l'élan d'un rôle printanier
Murmurent lyriques d'amorales baisers,
Et chante la faune pastorale
Que l'amour ici trône !

Une porte
S'enroule dans la caverne du dieu caché...

Sur un piton basaltique sanglant
Danse l'Eve noire et sa bouche
Cirée de Miel
Etreint une rose froide
Serpent de fiel onirique échardé de fer !

Je
Me suis
Adonnée
A la douleur
L'obscur sphinge meurt dans la peur de l'essor
Crie ! Insensée
Larmes sœurs de sort qui criantes se dévorent
Morts et Renaissances
Sensation de l'Absence
La plénitude des sphères
L'infinie beauté de l'Être
Etrange quête qui me dévore
Or rougis de sept livres de folie
Liée aux courants magiques pour qu'enfin
De l'ardent Phœnix j'acquiers les ailes de feu.
Alors j'irai recueillir la rosée du Mal
Et de mon envol pluvieux j'enchante l'Univers
Unifiée
Enfin
Mil

Le cycle se perpétue sans fin
Au-delà de la spirale de flamme.
Reviens !

Je dis au revoir
Le temps d'une brasse en ma terre bien-aimée,
Aux sphères rougissantes d'un ailleurs abîmé :
La viande du rêve abreuve l'Eternel assoiffé.

La Complainte du Danseur de Corde

Je suis
Le serpent malade déchirant le voile
Un pesant déclin un soir assassin
La valse vie du bien et du mal
Cisaille, tourment des entrailles
Cette fièvre qui dévore
Qui se démène en vain
Suis-je un feu du corps
Je ne suis rien
Si je suis
Tout
Si je suis
Je ne suis rien
Suis-je un feu du cœur
Qui vit d'amour enfin
Cette flamme à l'intérieur
Sérail, un abri des semailles
Le point fixe et tremblant sur la toile
Une aube naissante un radieux matin
Le chemin de ronde qui mène aux étoiles
Je suis

Vénus aux Enfers

A l'aube saignante ô ma confuse amante
De ton sort assaillis
L'horizon d'un jeu soucieux.
Toi l'exilée tarie,
Aveuglée en terre de feu
J'ai sur ma peau le souvenir de tes eaux
J'ai dans mon sang, pulsion répulsion,
L'éclat fuyant de tes assauts.

La fournaise où s'inscrit ton combat
Violente beauté en cygne cendré
Qu'elle soit ton sépulcre et ta foi
Ma gorge asséchée le desseins sacré
De ta paix armée d'amour...

Sacrilège en séjour aux enfers
Ton épée fend la brume ! désir sulfuré
Pieds nus dans le braisé cimetièrre
Lame acérée acrimonieuse tourmentée
A tes martyrs tu fais la cours !

Contrainte par l'effort et la rage
Traits tirés carnation brûlée
Faunesse... tu es l'abolition des barrages
S'écoulant en larmes ton lac argenté
Sur la suie prédit le retour...

Errante passion à l'allure fébrile
J'entends ta plainte ô romantique aliénée
Tes vœux aux marasmes de l'illusion vile
Et dans ta voix Caïn fait fuir ma réalité
Ta plainte est une chanson d'amour !

Mélancolie n'ose croire à la nuit
A ce plaisant ennui
Du crépuscule langoureux

Mais elle viendra certaine comme l'envie
Un forgeron bénis
Réparera la balance dans tes yeux
Pour que la flamme y brille
Pour que l'océan doré se meuve au-dedans des
[cieux
Pour qu'enfin du jour d'une suave bataille
Tu t'allonges lascive dans l'obscurité...

S'évanouir

Un rideau cendré s'est déposé sur la forêt
Par-dessus la profonde vallée, oraison de beauté
La réalité raisonnable s'étiolé, déflorée
Un cadavre embourbé dans les eaux du marais.

Des hauts tréfonds, la montagne, ciel épuré
Ce vent, plein de l'odeur étrange, et forte
Emporte avec lui, neige de fleurs, en cohorte
Les âmes du poids de leur corps allégées...

Le soleil murmure sur mes paupières alourdies
Une ode à la vie... les sens au monde fermés.
Souffle le feu à travers l'espace vide et dissipé
Du rêve : les lances de l'ombre sont autant
[d'éclaircies.

Ne rien détruire, mais tout créer,
Et même la destruction. S'évanouir.

Il est des jours...

Il est des jours instables, tumulte frémissant
De mille paupières battantes, le feu tombe des toits
Et l'averse brûle dans l'âtre en tristes émois.
Le soleil... ploie, se débat, vagissant.

Il est des jours de sables, perdus dès le lever
Quand souffle la tourmente, de sombre, d'incarnat
L'haleine salée sur les déchirures de la soie
Inaltérables plaies je vous entends crier !

Il est des jours durables, détours et faux-semblants
Pfff... sans cesse, tournoyants.
Où l'âme de se perdre, quand l'esprit s'emmure
A vouloir, les yeux tordus, à vouloir, aviné de torture
Percer le coeur comme le temps.

Il est des jours, et les nuits passent
Sur les humeurs tristes du sang, qui se caille
Sous la surface terne de la mare en stagnation.

Hygiène de l'Occulte

Ballerine

Ogive

Perversion

L'aiguillon de la lumière, le serviteur de la fosse

Porte fermée, double serrure, massive

Obstrusion de la chair,
la sentence sinueuse
s'instille sous les omo-
plates dures, le traver-
sin se noie dans les
larmes du rêve, imagi-
naire saturé quand gi-
cle la foudre, de biais,
toujours... par le côté,
l'oblique est une droite
qui attaque ! Intransi-
geante ouverture, dou-
ble battants tranchants,
rose écrémée, une
branche nouée à
l'intérieur du tronc,
succion, artère, lèvres
blêmes, à travers l'œil
le dernier couloir se
déploie dans un cri,
immense, fait valser les
chairs dans les nues en
sursis, orgueilleuse

démence, le hurlement
des vierges flétries : la
crinoline est sublimée
de sperme et de sang.
Alors tout éclate !
l'aigle dévore le rieur
épervier, flagellateur
obtus à perpétuité tu es
les barreaux de ton
asile d'aliéné, le grand
balancier poursuit sa
descente, brisure et
dessous : l'informe, le
pendule falciforme
brasse et découpe les
membres de l'humain
assoiffé, le crâne dé-
calotté regarde d'en
haut son avenir ser-
penter dans les ténè-
bres en devenir, dé-
braillées, exposées au
Souffle vespéral des
prières exaucées. Ap-
paraît l'Ange aux deux
visages, les yeux bala-
frés, le nez exorbité en
une trompette louan-
geuse de haine, et
dans sa chute ignée le
serpent se tranche par
le milieu, s'orne de pi-

gnons chimériques,
dragons, peur, tension,
de lames acérées, for-
mant du corps défunt le
chemin de son éléva-
tion future. Tout se
mêle et se débat.

Au-delà du noir flotte le douloureux fanal de
l'espoir, mais suivre ne peut suffire :
la voie est amour des deux
empires. La flèche ailée
pour atteindre doit
Renoncer à
l'Un-dit-
Cible

Êtes-vous... triste ?

Lentement, les assauts cristallins de la boîte à musique, s'équarrirent dans la vasque d'eau noire.

Mille pétilllements maléficiels crissent à la surface débordante.

Un vol d'oiseaux ténébreux froisse le ciel... trop clair. Les geignements lubriques du paradis corrompu attentent à mon souverain désir d'ouverture, un emplâtre sur les aspérités de ma voix où rampent les soupirs, où s'ébat le tumulte joueur de la glace et du feu. Et la nuit tôt venue m'offre sa couche froide et cruelle, et je veille parmi les herbes coupantes où cavalcadent les songes.

Le flot, brunâtre et qui charrie des braises, taillade une venelle de métal dur sur le corps fragile de la terre en ascèse. Pas de sang, passoire intérieur, et autour une palissade communautaire qui m'écœure.

Sous l'écorce rugueuse : sensible passion.

Ma tristesse est un arbre à la sève brûlante comme l'enfer, qui me dévoile, qui me fait sale de rage à m'y complaire ; ma tristesse est un arbre qui pousse dans une larme. C'est un foyer pourpre, c'est un souffle. A ses pieds, grandissante cime, muette et terrible, l'ordre fait peur et le chaos rassure ; et ses racines qui plongent en terre comme le lac dans le lit de la rivière se prolonge, saignent.

A mes côtés Perséphone pleure le temps de sa fécondité, elle s'abandonne, elle déraisonne, et tout son être est tendu vers cette larme qui se refuse à couler, à rejoindre le monde pour que l'on sème, pour que l'on cesse d'oublier que les saisons tuent même les noirs papillons de l'âme.

Et quand point le jour m'empoigne le manque, et je vais déposer dans le puits des fleurs tendres. Ecrire, pour effacer les heures, écrire pour attendre, la pluie est longue à venir qui viendra remplir ton absence.

Le métamorphe amoureux

Caméléon

Calme le son de tes yeux

Le craquètement hystérique du feu

La vivante mécanique qui décortique.

JE TE VOIS...

Accélération

Le vrombissement des âmes

Brame dans ton sang sur la peau élastique

Le tragique appeau se pâme et revient sur ses pas.

JE TE VOIS TOI CROIRAI-JE ?

Immersion

Dans l'eau t'évanouis

De la terre une coupe dorée

Et du ciel un abysse de cristal

L'étoile océane t'effile dans l'onde fatale.

JE TE VOIS TE SUIVRAIS-JE ?

Le sang l'ivresse d'une estafilade.

JE TE VOIS JE TE PARLE...

Nébuleuses en friction
Kaléidoscope enflammé
Implosion
Cascade
De brides
Détachées, les mords dans les dents
Spasme de pomme
Sycomore, feuille mortes au printemps
Femme ? Homme ? Enfant ?
Brûlure oblitérante
Amorphosé le métamorphe se décante.

Gisent au fond du soleil
Pulvérisés
L'armure teintée et l'orgueilleux miroir.
La couleur de l'amour est amour de toutes les
[couleurs.

MAIS TU ES PARTIE DEJA...

OUI !

— Non moi je crois aux écrins de diamants fermés, et qui ne s'ouvrent qu'à l'oeillade aux mains de l'aimant et au grelot du pestiféré qui bat la tempête.

Je crois au sanglot furieux du poète, à ses esclaves écartelés, féal du souffle libéré à tes callosités vespérales.

Je crois aux soupirs des vestales alanguies contre les portes du sommeil, les longs traits sur l'argile, obsession, le cri vermeil et fragile, et entre les lèvres de l'ennui de la rose la perpétuelle éclosion.

Je crois à l'enfant de l'orage, ses pieds écorchés d'avoir tant courus sur le tranchant de la lune, à la poussière de feu sur les dunes du soleil qui se mêle à ses cheveux la nuit le jour et le veille toujours.

Je crois à l'écriture qui amantise, le jardin des braises à minuit, la rosée alchimique s'évapore, et les brumes d'or attisées qui s'enfuient.

Je crois à la vie aux yeux qui courent gravissent chutent et dévalent, plongent en mon cœur, les doigts de l'espérée sur la harpe à l'instant où je meurs.

Je crois à la peau de prophète qu'on repousse des ongles de peur qu'elle n'atteigne à notre tentative pour s'accrocher au monde.

Je crois que rien ne me prouve, mais que tout me désigne : un néant, perclus encore, enfermé dans un pan d'étoiles d'or et de vent.

Je crois je vois le sang les blés ondulants sur la grève d'une mer avide s'entrechoquer, je sens sous la caresse du rêve le vide s'emplir d'éternité, une princesse... viendra-t-elle s'endormir à mes côtés ?

— Mais Monsieur, à votre âge, vous croyez encore aux contes de fées ?

MANGE

La lumière se stratifie
L'ombre de la main obscurcit
Mon intérieur qui se déploie
Une distance me réunit
Sur l'envers de l'abîme, étrange
Cette demi-lune
Et la rune tracée de sa ruine prochaine...

C'est un train qui fuse au ciel du silence
Et la distorsion de la corde sonore
Supporte la patibulaire escarcelle de mon corps
Comme la friction des chairs
Comme de l'humide pensée la turgescence abstruse
De cette usure des nerfs, la détonation fertile.

Et l'Ange dans l'air tourbillonne en silence

Paupières baisées, les vannes outrancières
L'étincelle au revers de mes yeux
Résonne dans la soupière de mon crâne
Et le battement d'ailes des mille yeux de paons
De son vent dépoussière, l'ombilical serviteur :
Le solitaire ange est le valet de Pan
Qui me mène dans les bras de la reine des batailles
Jusqu'au creuset solaire

Jusqu'au sépulcre jusqu'au mal
Jusqu'à la lumière paniquée qui m'assaille
Oh ! vie ! la force née
Me perce, comme une plume de cygne
L'éclat fugace et prégnant des cimes
Et j'atteins.
Haaarsh ! le déploiement
Un thorax éclaté aux cinq vents
Du pôle noir de l'existence
La corolle explosée, l'escarcelle patibule,
Et les particules de mon corps deviennent : tangence.

Et l'Ange dans l'air tourbillonne en silence

Atteindre ne suffit plus
Il faut toucher, et prendre
Prendre la voix de la souterraine flamme ;
L'ostensoir glabre se pâme
Qui préside au débat où l'esprit se bat
Blottis contre les débris de l'âme.
Les fumerolles orgasmiques s'élèvent
Des fioles déchirées
Comme des clochers embellis par le temps.
Et tout se fait présage
Tout se fait signe
Tout tonne dans la fureur de l'engeance et du crime.

Et l'Ange dans l'air tourbillonne en silence

Tout en moi s'interpénètre
Les râles, la soie, l'ondulation fragile
L'armée de vers grouillante qui se fustige

La vulve au fusil, la fleur au nombril
J'avale des montagnes, une poire, de la rage
Et crache des volcans de bave filandreuse et sucrée
Une torche, un peigne, les cheveux du soleil
De ma gorge est l'entrave dépecée
De mon ventre la forge, dilatée
De mes yeux le centre dégorgé
L'observateur se déplace
Sur la crinière de la vieille dame qui rattrape
De son sort, oppressant, de sa mort
Comme un fulgure comme une trappe
Comme l'angoisse crible la trace vermeil
Qui s'élime...
Non vraiment rien ne m'assure.

Et l'Ange dans l'air tourbillonne en silence

Matriciel créateur
Je déplore la ritournelle de mon labeur
Vois le fatal de mes yeux sur la plaie d'opale
Où séjournent les vivants et les morts
Une plaie transversale
La balafre isolée à tout pointant
A tout touchant, que tout assoiffe
A tout prenant part à la saillie des cœurs
L'amour abouché éructeur à l'ouverture
A la blessure purulente et scabreuse
Et qui déborde à l'envers, et creuse.

Et tous les chemins naissent à la même souche
Et toutes les branches mènent au même centre
L'homme a deux bouches

Qui sont un dard
qui sont une flèche
Qui sont deux langues de cruciverbistes
Qui s'entrecroisent au-dessous d'une crèche.
Les lances de venin au corps exsangue
La violente caresse :
Le fuselage tremble et s'empale.

Et l'Ange dans l'air tourbillonne en silence

Oh comme la maîtrise m'est traître prêtresse !
Quand bien même j'autarcise
L'anarchie des mes incisions
Ma lame échaudée n'atteint que la mue
D'un serpent liquide en perpétuel renouvellement.

Le ciel du silence est une gare
D'où à peine arrivé je repars
Comme un corps jaillis de la pierre s'élançe,
Tout à la fois entre et sort de l'obscurité,
Et dans la lumière
De la vrille sauvage
Tourbillonne en silence.

iLLusions

Une seule vie

Neuf chats qui tournent dans l'air, froid.

L'ombrelle roule sur le sable et la mie, l'empenage flétris, mais désirable, fixée sur la corde comme un tremblant soupir, s'abîme.

Confuse, cette plage comme la fine bordure de la lune au milieu du stupre et de l'orage, confus le sable qui garde la trace, l'impérieux renforcement, la preuve, la bouche ouverte de cet homme qui s'agite mais d'où ne parvient aucun son. Et dans ses bras, un enfant, frêle esquif d'innocence, sur son cœur ouvert, ou verre ? un enfant semble lui murmurer une impossible vérité...

Il grandit ; se met à marcher, commence à s'éloigner. Au loin la mer au loin ses yeux au zénith un soleil tendre d'amertume. Et ce lainage bleu et lavande qui fragile tous deux les enserre, regards égarés, ce lainage qui s'élague, peu à peu se perd... des franges d'écume et d'amour s'échouant au rivage comme un monde au fond mystérieux s'écrase. L'œil infantile est balancé d'éclairs, un astre bercé dans les piques des nuages, un astre blessé. Le rayon de son regard a compris de l'air l'in vraisemblable inconsistance, et comprend et ne comprend pas : pourquoi ?

Et l'homme devant lui reste impuissant. Il voit cette fragilité, immense, il voit ce visage soudain traversé de la tension tenue de filins d'aciers, la chair qui se contracte, qui se res-

serre autour de l'orifice béant et noir fiché dans le thorax, la trépanation du cœur.

L'enfant se détourne, se replie, loin de ce rivage humain qui a plongé sa main gantée de fer au plus profond de sa vie. Il s'est mis à courir vers l'horizon tout bleu, et tout scintillant de lumière, il court sur les vagues en un long sanglot déporté par le vent, ce vent de tempête qui s'est levé et qui s'abat, comme mille couperets de glace, lancinant, sauvage comme un marteau de chair froide qui déchire l'espace, ce vent qui s'abat douloureusement sur la flamme, ce souffle sépulcral et dur, un attentat au désir brûlant comme une pluie d'étoiles dans ce ciel, trop clair, qui trahit encore et toujours les paupières.

Les abysses ténébreux expurgent les espérances infondées, une effusion de nageoires brisées, lisses. La surface, elle, maintenant est un cimetière d'écailles d'or et l'enfant, qui si faible devant l'aveuglante vérité s'est enclos dans une bulle de basalte sombre, court, court loin de l'ocre pâle et sans visage. Et le doute, la sueur des larmes, l'entremetteuse, ont accroché à son front un froid tympan où résonne, comme d'un lointain passé, le glas cruel d'un cercle fermé.

L'homme a laissé derrière lui de la grève la trop sereine sécurité, qui sans lui apparaît en plein jour : mensongère. Et les eaux bouillonnantes disloquent la banquise et son fard, vinaigre d'yeux sur le cœur amer, l'éloigne de tout retour. Il poursuit l'enfant, éperdu, la tête folle. Des lambeaux de son crâne arrachés, lacérés par le miaulement des morts, par leurs volitions furieuses, hantent sa trace comme une poudre incarnate la mèche embrasée, envieuse, qui relie à son corps la salpêtrière de la brèche. Il court, et la mer se

fait sombre d'appels, il crie ! Mais le silence, insurmontable, a étouffé sa plainte. Et l'enfant s'éloigne.

Soudain la plaine écaillée d'or de bleu et de sang en tumulte grandissant se soulève, comme un plan différent de la terre, formant un L qui porte en son sommet un dédaigneux soleil. Une muraille glissante. L'homme s'accroche aux têtes des poissons affables qui font saillies, plantées dans l'eau verticale comme des pignons, comme les gargouilles ichtiques de la cathédrale levée des profondeurs d'un cœur solitaire. Il escalade la mer dont le flot va s'écrasant vers le sol, il gravit une cascade et chacun de ses mouvements vers le haut est une chute, sa progression est ineffable alors qu'il diminue. Il a levé les yeux et voit : l'enfant, dans une sphère opaque, court à la verticale comme si rien n'avait changé, court, toujours plus vite, plus loin, et avec la distance s'agrandit son corps : un point insignifiant sur l'astre stoïque, une tache, un cratère, la taille vaste de la terre. Son ombre s'étend jusqu'à recouvrir l'astre tout entier, et soudain l'ombre touche à la lumière.

Tout se consume, la vie pulse et détruit les derniers bastions du mensonge, la mer s'écroule, tout disparaît tout se rompt, conflagration létale de lumière et les flammes à l'homme du long soupir vocifèrent : crève ! crève !

Le miroir confronté à sa propre destruction se demande encore : pourquoi ?

Le lait des songes a tourné, et une croûte apparaît qui vient combler la brèche. La lumière se fait matière en un poudroisement instable dans l'air, blanche se dépose, lissée par le vent, en dunes comme des foetus, fragiles. La chair lumineuse a dessiné un nouveau monde, et le ciel derrière elle reste sombre, tandis qu'un astre éclipsé montre de sa couronne l'iridescence d'un nouvel espoir : c'est un soleil noir.

Un jeune homme est étendu sur le sable, inconscient... mais une inspiration déjà détorpide le dormeur. Tout proche, dans le souffle calme du vent, deux ombres se sont baissées et ont pris dans leurs mains par poignées, une poussière d'argent qu'elles jettent au firmament, ouvrent dans le ténébreuse couverture un jeu scintillant d'étoile, un chemin. Le jeune homme s'est levé et marche, solitaire sous ce ciel à la clarté diffuse, étrange, il marche dans un désert entre le soleil et la lune, et n'oublie pas que la terre est ronde, et n'oublie pas que la terre est bleue.

Le chant du coq de pluie

« Il pleut, ma vie, il pleut, mon cœur
Il pleut des flaques de rire sur le visage laiteux de la
 sorcière qui dort...
Ses cheveux, confus et fou, sont un crin dur de désir,
Tournent et se cabrent dans l'herbe vivace
Rampante
Avec des nœuds comme des lobes à coulisses
Qui pendent.
C'est une prairie qui a peur.
Il y a l'évêque et sa crosse
Et ce cheval humide qui poursuit sa course dessous
 l'ossature sèche de mon crâne. »
« Mais enfin on ne comprend rien à ce que tu dis ! »
« Oh la barbe !
Cette barbe justement :
Tu la prends, tu la tisses, tu la teins en vert
Tu creuses un trou dans le tapis dru de tes pensées
Une caverne verte, paupières plissées
Et dans le son frais du cresson nocturne tu ENTENDS
 un diable soupirer...
T'approchant
T'enfonçant toujours plus profond au cœur de la
 motte qui te sert de tête
Tu finis par le VOIR
Ce fou qui crie comme une cire d'amour délétère.
Cris d'guerre

Coups d'crosse dans l'soleil
Un nuage de poux lunaires
Dans le plein galop des abeilles
Qui s'ébrouent dans l'herbe noire de pollen.
La pluie
S'égouttant du ciel en reliance interne
A remplis d'un miel salé le trou au fond de l'évier, et
déborde.
Le médecin a prescrit un lavage de mitres herbacées
et de balais trippés.

Dieu est amoureuse du Diable
Le Diable s'en mord la queue
Le Fou mariera leur fille

Et maintenant tu COMPRENDS.

Contrebasse humide et piano de peau

La nuit, s'égoutte
L'ombre frêle du tambourin déglutit son appel
Deux cordes, trois tons bas, choc
Un feulement marin contre l'onde m'embrasse.
La nuit s'égoutte
Plic, ploc ploc, ploc-plic ploc, PLOC, plic-plic ploc,
plauque
Trois et quatre touches, le croque-mort à ta portée
L'ivoire caressé de tes larmes, rauque
L'écho de ta voix cachée dans un arbre, dort
Et le miroir montre le clavier de tes soupirs envahir
tout l'espace entre ta main et ton combat.
Une main
Une main, tombe
Ton mystère demande à rester dans
l'ombre.
Ton corps, s'arque légèrement
Epris de la flèche de l'archer céleste...
Le vent de tes yeux en frémit.
Le ciel de ta peau, goutte

Ta voix, tes larmes, le fleuve de ta main
La pénombre de tes bras où je voudrais
m'enfuir.

La pluie de tes yeux
Le velours de tes cordes
Un doigt comme une vague, tendue
Relâche sa pression, reflue
Mystère que je voudrais saisir.

A la fin du monde et du jour : l'amour.

Surimpression

Je te vois, têtue, assise devant ton mur : tu ne bouges pas.

Et tu voudrais comprendre : pourquoi ?

Faible, à force de rester, l'indécision de ta vie en surimpression. Le cadre du ciel réitère ton espoir, et le mur, le grillage souffreteux qu'on ne peut voir, s'est imposé sur la chair de tes yeux.

Le vent de ton visage est coupé.

Sois ! Sois la vitre prête à se briser, sois le souffle, sois le fracas du volcan défenestré !

Tu comprendras : après.

Yeux noirs

Te souviens-tu, Vérité, du trou noir au centre de l'iris du monde ?

La pupille sombre porte ta résonance sur tous les toits dorés de pluie, sur tous les bleus de l'onde et sur les blés, ouverture de l'enfance, cette grâce portant le grain sauvage, dur, qui nourrira les sourds, éveille déjà ceux qui ne voulaient pas entendre.

T'es-tu assez souvenue, toi porte, toi danse de soleil, du sortilège de ton berceau ? Yeux noirs de ta vérité, l'amour d'une nuit au fil de l'eau, quand, peu à peu, porté par lui, tu recouvris par-dessous les hommes et leur faible vanité...

Sous ce voile déguisé, oh Vérité ! sous la cape des saisons, sous le feuillage d'ombre l'été, comme une femme tu sais te faire désirer.

Qui pourrait oublier l'œil sombre de désir, dilaté qui nous fixe, au travers de chaque être du plus grand corps ?

Le traumatisme et la plume

J'avais laissé une foule de petites choses, des billevesées de crime, des horreurs à cinq sous, mais précises, violentes, fractures subites et la douleur, lente, froide, qui s'était plus avant dans la chair installée comme une huile imbuë voile toujours la surface, s'éternisait encore au-dedans en conglomérats imbéciles.

Et ne voilà pas soudain qu'une plume apparut au départ de ma main, un peu sanglante des entrailles impénétrables d'où elle était sortie, comme une flèche, saillie imperturbable de mon être, le trait dont j'étais la corde fébrile, sensible, et la tension immense qui faisait se rejoindre les deux extrémités de l'arc. La plume tendait mon âme à l'impact, m'offrait à la cible comme une caresse, précisément violente, me sacrifiait sur la peau blanche : amnésique autel de mes dérélitions.

L'éloignement.

Des ombilics détachés qui s'assèchent, et le corps vivant ne reconnaît déjà plus ces mues qu'il a quitté.

Vinrent les jours, fidèles entre tous, quand mon poignet se heurtait avec fracas à la table de ma volonté, l'espoir, insensé, de briser la turgescence osseuse qui laissait ses fossiles dans la terre rouge.

Vinrent les nuits, inconstantes ennemies, quand je criais aux étoiles de se joindre aux profondeurs, mais

la terre était toujours là et le ciel, le ciel rognait mon âme de masses absurdes à coups de couteaux sidéral.

Puis vint l'instant, l'instant vespéral où tout s'emmêle dans le son lointain d'un demi-sommeil translucide, l'instant quand les cloches du ciel répondent aux tintements des rêves et que tout se confond, et que tout, s'interpénètre.

Alors j'ai laissé les armes, j'ai laissé les bris d'os et les chiens hurler à la nuit, j'ai laissé le jour et je me suis décalcifié, doucement, tout doucement. Et ma voix, libérée de l'attente, s'est déposée comme fleurs sur l'ondée calme qui coule amoureusement à travers toutes les petites choses de la vie.

Dessin de couverture : Stéphane Périsset.